

# La passion de Guy le Fèvre de la Boderie

« Sous le Voile du mot l'essence se repose.  
Vrayment les Noms certains ne sont point composés  
Par opinion d'homme. »

Guy le Fèvre de la Boderie, *Encyclye des Secrets de l'Éternité*, Anvers, 1570, p. 73.

## LA SCÈNE

Un écrivain du XVI<sup>e</sup> siècle, malade, encore jeune, qui ne fût habité que de livres. Il eût dit en un seul mot le monde.

## LA DENT

Scène au cours de laquelle, debout, les mains levées, une sorte d'épouvantail automate, hargneux, radotant, comme une formulette d'enfant, ou une litanie de prophète, scandait le vers de Hugo dans les *Contemplations*, scie sans fin, marteau lantant, écrouissant :

« *Le mot dévore, et rien ne résiste à sa dent.*  
*Le mot dévore, et rien ne résiste à sa dent.*  
*Le mot dévore, et rien ne résiste à sa dent... »*

## LE RETARD PATHÉTIQUE

Daumal ressassant cette quête d'un mot : hantise touchant non seulement à l'incontournable et prodigieuse puissance que mettrait en œuvre sa seule énonciation (« Si le poète prononçait ce mot, le monde entier serait son poème : il aurait anéanti le monde ») mais surtout — comme le décalage pathétique, avant le tout premier accord dans l'église silencieuse et humide, juste après la mise en route des vents, entre la pose des doigts sur les touches de l'orgue et le *retour* saisissant du son au parcours de la nef — à cet infime instant qui sépare le mot prononcé du silence qui le

suit (« Dès que j'aurai prononcé le mot, les yeux des survivants retourneront dans leurs orbites et chacun de ces hommes et chacune de ces femmes regardera en face le fond de son sort. (...) Dès que j'aurai fermé la bouche, leurs yeux se retourneront vers le monde, chargés de la lumière centrale, ils verront que le dehors est à l'image du dedans. »)

#### LA CATASTROPHE DU NOM

Scève redoublant cette quête d'un nom : espoir, comme à l'origine d'une langue, de proférer un temps, avec violence, un nom si nu, si expatrié de l'ordre d'un monde, d'une syntaxe, qu'il eût ouvert dans le visage la catastrophe de son apparition, naissance de sa peau. Qu'il eût été alors l'interpellé même, le réel, l'eût été si inconfondiblement que sa vie et sa mort se fussent étreints en un instant. Tutoiement d'épouvante si bref comme le rêve tragique qui donna cours il y a vingt-cinq siècles aux œuvres de Gorgias. Ou cette méditation intarissable sur le Soudain, le *Exaiphnès*, qui va, durant plus d'un millénaire, des lettres de Platon aux traités de Damascius.

#### LE LOGOS ÉMISSAIRE

Cet écrivain, dans sa chambre froide, à deux pas de la mer.

Jour où d'un mot il aurait dit le monde : tout l'être se fût aggloméré dans un éclat de voix. Comme Scève ce nom unique d'un être unique (dont l'unicité se confondait à ce nom innommable), il eût cédé à l'espérance de ce mot impossible (que la nature articulée du langage eût rendu impossible). Là où l'être se fût (à l'origine, sempiternellement) sacrifié sous l'espèce de la nature, sacrifice à partir duquel il pût rassembler dans son sein hommes et dieux en monde, l'être, d'un même geste, où consumer ce sacrifice, sans cesse se fût efforcé vers son « nom ». Rêve de dieu, ou plutôt d'un métaphysicien très traditionnel, où onto-logie enveloppât physio-logie, anthropo-logie, théo-logie, cosmo-logie. Rêve du langage donc, tout tombant sous le coup de cette « logie » même s'entassant, s'incarnant à l'extrême sous un nom inconnu.

#### L'IGNOMINIE

Ignominie veut dire : ce qui ôte le nom. Souille, tache, flétrit un nom. Le déshonneur ou la honte qui en résultent. Mais l'infamie : l'anéantissement de ce corps dans ce nom sacrifié, l'incapacité désormais de l'évoquer ou de le dire. Indicibilité, inaudibilité sans qu'aussitôt la voix sur le champ ne périsse, les lèvres aussitôt ne pourrissent, la face ne se perde. Qu'un autre sort ne soit lancé.

In-nomen : non nom. Nom innommable, inarticulable sans péril, à merci du sang, repréailles immédiates et physiques.

#### LES LANGUES INCAPABLES

Que ce nom fût inconnu (ou encore qu'il l'eût supposé pour grec, chinois, hébreu), là ne résidait pas le vice principal, ou la beauté, de

l'hypothèse. Mais que ce fût un nom : dicible, lisible, audible. A défaut d'une phrase et de toute syntaxe. Que l'univers ne fût que le déploiement des lettres de ce nom. Monde d'abord écrit. De plus, que ce nom ait eu puissance, ou jamais, de dire, ou ne rien signifier, n'importait pas non plus. On ne connaît pas mieux une langue qu'on connaît que celle que l'on ne connaît pas. Assurément on l'emploie, on la parle. Reste, qu'on la sache ou non, qu'elle n'apporte guère plus de clarté, n'exprime rien, de toute façon demeure sans capacité vers le monde et nous-mêmes et elle-même.

Posséder une langue n'offre qu'un avantage assez limité, celui du désespoir que fonde tôt cet apprentissage. Dans des contrées, la terre cédant, qui sont de plus en plus éloignées, selon des temps à chaque heure plus anciens, on a écrit que la profondeur où jette ce désespoir entraîne parfois l'édification de communautés diverses, réunies autour des problèmes raffinés et énigmatiques, mais aussi douloureux, que soulève à leurs yeux ce petit nombre d'intonations inefficaces et de signes arbitraires. Comme chaque alphabet semble avoir répondu, disent-ils, à une conjuration pathétique, vraisemblablement, à l'origine, hurlée ou gémissante, en sorte qu'on comprend mieux qu'on en ait perdu le sens, et comme chacun de ces accents conserve et perpétue le caractère inconsolable de l'écho qu'il reprend, les plus avisés d'entre eux ont avec force soutenu que, ces accents différenciant ces groupes pour toujours, une assez grande variété et diversité de groupes proférateurs peuple la terre, entre eux faisant semblant d'être un peu rassurés quant à ce très désespérant tissu dénué de sens, les uns contre les autres cessant enfin de contenir cette vraie poire d'angoisse, de discordes et de violences...

Au demeurant tous, qui viennent à parler, conservent immanquablement cette illusion, si générale et si invétérée qu'elle semble fondative, quelque présomptueuse qu'elle soit, d'une expression possible sinon d'une clarté ou d'une vérité.

#### ANVERS, XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Ces citations, scènes, rêves ne furent pas à proprement parler prémonitoires. On ne peut rêver plus que ne contient le monde comme l'on ne peut rien dire que le langage ne le dise ou aussitôt n'ait su le dire. J'ouvris des livres. Je lus le rêve. C'était un écrivain du XVI<sup>e</sup> siècle. Il était malade. Jeune encore, il mourait. Sa vie n'avait été habitée que des livres et il avait cru, un jour, à Anvers, près de chez Plantin pour qui il travaillait, face à l'Escaut et la mer, dans le vent et l'air opaque de bruine et de pluie, colliger la totalité du monde sous un mot inconnu, éclatant, et possible.

#### SON NOM

Son nom? Guy le Fèvre de la Boderie.

En latin? Guido Boderianus.

Il ne cessa d'en étayer la forme et sa métamorphose en autant d'ana-

grammes de gloire (« anagrammatismes », disait-il) dont il signait ses œuvres :

« *Feu Virgile  
L'Un Guide Orphée  
Figure Éluë  
(Pour montrer que mon nom convient bien à la chose...  
Et que diroy-je plus? si des langues j'avoye  
Autant que des clous d'or luisent au Firmament...)* »

#### LA LANGUETTE

Jusqu'au nom de sa ville natale, Falaise, en Normandie, qu'il contraignit, comme on presse une éponge de mer, à exprimer les sens les plus divers qu'il lui assignait au hasard, tentant de rendre plus nécessaire le destin qui lui avait fait voir, un jour, le jour à heure et lieu précis de la campagne normande :

« *Feles ou Fales, mot hebrieu, qui signifie cette languette qui tient une balance en son contrepoids, a esté jadis donné par les premiers enfants de Noë passés dans la Gaule, à la ville ou chasteau de Falaise, à cause qu'elle est assise comme en esgalle distance au fonds d'un vallon, ceinte et environnée de toutes parts de montaignes : et bien qu'elle soit posée en le vallon, si est-ce que toutes les avenues et faux bourgs conduisant vers icelle sont encore plus bas qu'elle, et elle leur sert de contrepoids...* »

#### LA VIE

Ainsi il ne connut de passion que linguistique.

Écrivain proluxe de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, ce fut non seulement dans la maîtrise de sa langue et dans la possession des langues anciennes et modernes mais dans l'acquisition des langues orientales qu'il entendit répondre au tourment qu'il affirmait ressentir de les posséder toutes. Que de la sorte il fût à même de restaurer la voix unique et si patente, simple ainsi que « bonjour! », aussi claire qu'eau de roche, qui résonnait avant que Babel ne s'effondre.

Dans le dessein de ne rien esquiver des problèmes ni des ressources que les langues multiplient aussitôt qu'on les parle, il voulut assumer aussi bien l'exégèse, la collation des manuscrits, la confection des lexiques, l'établissement des concordances, que l'étude de leur fonctionnement le plus technique. Il rédigea une *Grammatica chaldaea*. Il composa un *Dictionarum Syro-Chaldaicum*. Il donna cours à de nombreuses traductions à la qualité desquelles il dut le peu de renommée qui entoura quelques années son nom. Il travailla pour Charles IX, pour Philippe II, pour Paul IV, pour Clément VIII, pour Henri III. Érudit, il rêva de constituer une bibliothèque totale où les histoires, les savoirs et les langues dussent recevoir leur terme ou bien boucler ce « cercle » qu'il leur supposait : le « nom de l'être » ou bien la « fin des temps » étant,

soudain, comme devenus à portée de la main. Très vite, alors, il vint à affronter le dernier lieu qu'il eût à parcourir : là où le langage non plus ne se possède mais vient dessaisir; où enfin rejoindre en sa source la langue et s'exposer devant elle seule; il devint poète.

#### BIBLIOGRAPHIE

Les quelques érudits qui conservèrent la mémoire de son nom refusèrent de s'attacher à cette forme (forme à partir de laquelle toute l'œuvre pourtant tirait son sens et obtenait les caractères de la nécessité) où, au sens strict, culminait sa passion.

Si l'on se souvenait du poète ce fut à l'inverse pour le subordonner à quelque aspect secondaire ou du moins adjacent. Dans un petit livre paru, en 1857, à Paris, Hector de la Ferrière-Percy lisait ainsi « régionalisme »; il dressa un arbre généalogique. En 1862, à Bruxelles, Félix Nève lisait « orientalisme »; il s'attacha au collaborateur (version syriaque et sa transcription en caractères hébraïques) de la *Polyglotte* d'Anvers. En 1938, à Paris, Albert-Marie Schmidt étudia la « doctrine scientifique ». En 1969, à Genève, François Secret entreprit de décrire le caractère « kabbalistique » de l'œuvre et la puissante influence exercée sur elle par la science et par la folie de Postel.

Plus laconiques, hâtifs, d'autres précisèrent les relations qui unirent le Fèvre de la Boderie (au titre de savant, de traducteur, ou bien, plus simplement, d'interprète aux « Langues Peregrines » près le duc d'Alençon) à Amyot ou Plantin ou Dorat ou de Thou ou Ronsard. Enfin ont exalté au détriment des deux grands poèmes la beauté plus évidente, toutefois si singulière, de ses traductions des *Hymnes Ecclesiastiques* ou des pages de Pic et de Ficin, de Fortunat et de Thomas.

Plus ou moins le poète comme poète fut rejeté dans l'ombre. Sa plus propre passion fut peut-être trahie.

D'elle, je tente de me souvenir.

#### LES ŒUVRES POÉTIQUES

Les œuvres poétiques de Guy le Fèvre de la Boderie sont au nombre de quatre. En 1570, à Anvers, chez Plantin, parut *l'Encyclie des Secrets de l'Éternité*. A Paris, en 1578, parurent les *Hymnes Ecclesiastiques* et *la Galliade ou de la Revolution des Arts et Sciences*. En 1579 : les *Diverses Meslanges Poëtiques*.

De l'aveu de Guy le Fèvre les *Hymnes* et les *Meslanges* avaient pour but de rassembler des traductions et des pièces « destinées », subjuguées : envois, dédicaces, jeux (« et comme pour une surseance et recreation de plus graves labeurs j'ay composez à certaines heures de loisir... »). *L'Encyclie* et *la Galliade* sont, de ce fait, au sens propre, l'œuvre poétique.

#### LA DEVISE

*L'Encyclie* prit pour devise (« *symbolum auctoris* ») :

« *Ce sont des Pommes d'or sous la treille argentée,  
Que la Parole dite en ses Cercles entée.* »

## LA PAGE

Guy le Fèvre présenta ces deux œuvres sous une apparence pour l'époque deux fois singulière. Singulière quant à la passion qui les disposait vis à vis du langage. Singulière quant à la façon dont le langage se disposait en elles.

D'abord, parce que l'immense savoir qu'elles supposaient ne partagea avec aucun dessein d'établir science ni doctrine. Pur débordement, excès.

Ensuite, parce que le mouvement emporté qui présidait à ces deux œuvres aboutit à une étrange floraison des signes les plus divers (grecs, hébreux, chaldéens, araméens, etc.) surabondant à la mesure de cet excès, interpolée au sein du texte ou bien couvrant les marges larges de ces livres magnifiques de mille vestiges opaques. Pur tas, entassement des signes sur les signes.

Aussi ces espaces masculins, ces espaces féminines des deux livres miroitaient-ils, à partir de nulle langue première, de typographies, caractères, traces de tout ciel.

## LES CERCLES

*Encyclie* et *Galliade* sont composées à partir de cercles. La première en huit cercles. La seconde en cinq cercles. Elles s'opposent comme la compréhension à l'extension. Elles s'opposèrent comme le cercle de l'être au cercle de l'histoire de l'être.

« *Encyclie* » veut dire au sens strict chacun des cercles concentriques que suscite à la surface d'une eau calme le contact sur quelqu'un de ses points. Aussi bien une « circulaire » signifie ainsi qu'une « encyclique ». Dans ce sens technique est l'emploi qu'en fit Le Fèvre de la Boderie lorsqu'il fonda l'encyclie concernant le langage : la voix consista dans la circulation préalable à tous cercles de l'être. Le logos fut ce ricochet un à un dans l'eau (dans l'être) des cercles de l'être :

*« Ne plus ne moins qu'on voit qu'en calme et dormante eau  
Le seul ject d'un caillou meint et meint cercle beau  
L'un de l'autre suivy tousjours de forme ronde  
Trace, peint, et décrit sur le Tableau de l'Onde :  
Ne plus ne moins le son qui s'engendre et se fait  
De vent, de voix, de chorde... »*

## LA DOUBLE CIRCULATION

*La Galliade ou de la Revolution des Arts et Sciences* signifia alors le mouvement de *revolutio* du cercle de l'être à l'encyclie au cours du temps. Le Fèvre de la Boderie en avait déjà annoncé le projet dans la préface qu'il avait consacrée au premier de ses poèmes. Dans la préface qu'il donna au second il précisa de la sorte le sens qu'il lui confiait :

*« Affin, Lecteurs debonnaires, que vous ne vous esgariez aux  
replis de cest Œuvre, ainsi que dans un Labyrinthe (...) j'emprunte*

*l'etymologie, et deduction de Galliade du verbe hebreu (...)  
Galal, qui signifie Reployer et Retourner : et pourtant j'ay  
divisé et distingué l'Œuvre entier en cinq Cercles, au reply  
desquels j'ay mis en peine d'encercler brevement l'origine... »*

Ainsi en-cyclie et re-volutio se répondirent-ils comme lèvres qui parlent s'épousent. Comme l'*ouvrir* d'un secret au *secreter* de cet ouvrir : repliement du cercle en sa périphérie (terre et monde, cercle géographique et cercle historique \*) au cours du temps :

*« En quoy faisant j'ay mis en peine de remarier le Ciel avec  
la Terre (...) et par l'etymologie et vertu du nom de chascun  
des fondateurs susdits, donner quelque atteinte au destin et  
entresuite des peuples (... laquelle poésie) je me suis efforcé  
d'amener par le reply des ages, et deduire... »*

Accomplissement de l'histoire de l'être la Galliade fut ainsi ce retour (« Galal, dont est déduit le mot de Galliade, signifie Retourner et Reployer... ») au cercle d'*Encyclie*. Une odyssee ayant parcouru tous les « Aneaus de l'éternel Retour » sous le signe très convenu et démarqué du serpent ou de l'aigle Saint-Jean :

*« Comme le premier Ciel qui les autres embrasse  
Et les tire apres soy, si justement compasse  
Son mouvement réglé, que son avancement,  
Son milieu et sa fin vient au commencement;  
De la mesme façon que l'on voit se retordre  
En soymesme un Serpent, et replié se mordre  
Par le bout de la queue, au pourtrait ancien  
Qu'à la rondeur de l'an donnoit l'Egyptien :  
Ne plus ne moins le cours des sciences qui viennent  
Du plus haut Ciel des Cieux, et qui en soy retiennent  
Je ne sçay quelle odeur de leur source et vray lieu  
Par certaines rondeurs de siecles ordonnez  
Revivent aux esprits des hommes... »*

#### CERCLE DE L'ÊTRE

Comme il donnait la généalogie précise des vœux qu'il put former, Guy le Fèvre, au cœur de cette obsession proprement circulaire, portée en toutes directions, ruisselante de milliers de vers, se fonda sur Platon et le platonisme (il traduit Ficin), sur Postel et les manuscrits de ses « visions », puis rassembla l'ensemble selon les questions les plus traditionnelles de la métaphysique : le circuit de la logique et de l'ontologie se spécialisa alors ici en une physiologie, une théologie, une anthropolo-

---

\* « Le premier Cercle contient sommairement le département de la Terre habitable, tant du Continent que des Isles, aux enfans de Noach et leurs descendans, lesquels enfans avec leur pere furent dedans l'Arche sauvez des flots et ondes du Deluge, que les Hebreux nomment / ... / Gallim, dont est emprunté le nom de Gaule et des Gaulois, etc. »

gie et une cosmologie : l'être \* se sacrifia sous l'espèce de la *nature*, y rassemblant *hommes* et *dieux en monde*. « Encyclie » des « Secrets » de « l'Éternité », ce fut alors la mise en vérité et en lumière de ce cercle premier qui encerclerait le monde de façon sans cesse originaire et obscure suivant ce « recèlement », c'est-à-dire en « secret », c'est-à-dire en « retraits » des choses, des hommes, et des pensées des hommes.

*« De puis de la clarté la Source inépuisée  
Est comme au cœur du monde...*

*Sus donc ramez deça, voyez le stable Pole,  
Venez venez surgir au terroir des vivans...*

*Penetre plus avant : que ton Ame qui guide  
Ton Œil au Firmament, se guinde dans le Vuide :  
Outrepasse le Temps, sonde l'Éternité,  
Recherche l'Infini sur toute extremité,  
Egare-toy dedans, ton âme s'evertuë,  
Et ne cesse d'entrer au Jamais sans issuë...*

*Donc afin que plus tost vous puissiez terre prendre,  
Et fermes vous ancrer; tournez de la Raison  
Le Rouet esclarcy, et faites bas descendre  
(Devuydant du cordeau toute la liaison)  
La sonde jusque au fons, tant que puissiez entendre  
Combien profonde est l'eau...*

*Ton ame enclot les Cieus, et des Cieus est enclose!  
O non encerclé Cercle encerclant l'Encyclie! »*

#### CERCLE DE LA VOIX

Grâce au préalable d'un tel mouvement il put décrire les cercles les plus divers. Ce furent indifféremment les cercles de l'enfer ou bien les cercles des saisons, le cerclage des tonneaux ou le « Circuir du Soleil Donne-jour », le flot et les reflux « sans séjour » des vagues, les herbes, les arbres, les couleurs, les rochers, les sapins de la montagne pliant et redressés sous la force du vent, les villes sur la terre « reluisant » comme les navires sur l'océan « plus espais et serrez que les esseins de mouches... »

Comme il leur donnait cours, le cercle de la voix humaine leur servit de dimension incessante, obsédée.

*« Sous le Voile du mot l'essence se repose.  
Vrayment les Noms certains ne sont point composés  
Par opinion d'homme.*

*Sy qu'une mesme essence en tout cest Univers  
Est ditte en divers lieux par mille noms divers :  
Qui bien qu'elle puisse estre en cent langues renduë,  
Est pour un seul subject neantmoins entenduë.*

---

\* Guy le Fèvre de la Boderie le nomma à peu près indifféremment : « l'Estre », « l'Estant », le « Principe Eternel », « le Seul », « Qui est », « la Prime Essence », etc. »



*La Voix vient du poulmon, le Parler vient d'enhaut,  
 Il est filz de l'Esprit, et de l'Esprit Heraut,  
 Lequel quand l'Ame veut, dedans soy elle engendre,  
 Puis l'orne de la voix, afin de faire entendre  
 Son messenger volant; l'interprete Parler,  
 Qui est simple caché sous le voile de L'Air...*

*Certes le Point du Monde entre l'Ocean clos  
 Ne pourrait bruire assés ta grandeur et ton los,  
 O Parler merveilleus. »*

#### LE TÉTRACHORDE

Comme l'homme voyait le monde par « les Verrieres de l'Ame ». Comme « Lucarne du Nez » rendait capable se sentir « le parfum aëré ou l'aqueuse brouée ». Comme il proférait les mots qu'il disait « par l'huis qui s'ouvre et clot /.../ des Rampars de la bouche ». L'ouïe d'homme alors obtint la qualité la plus haute, qui fut d'être accordée directement à ce bruire du monde.

*« Ainsi que deus tuyaus d'orgues organisés  
 S'abboutent aus deus trous de l'une et l'autre oreille  
 Fenestres de la Tour, où la Raison surveille :  
 Par là l'huitiesme Voix en silence tintant,  
 Et le Parler muet que l'Ame va dictant,  
 Recueillant en un ton les voix des sept Caroles  
 Et l'Ange des esprits aux venteuses paroles »*

L'homme fut ce Tétrachorde. Il fut cet écho, ce microcosme de musique, accordé aux cercles des voix de l'être.

*« Son Ame naturelle est sa Terre et son ombre,  
 Sa nuit, et son Hyver, son humeur froide et sombre,  
 Sa chorde moins tenduë, et qui forme tout bas  
 Un son pesant, et gros; tout obscur, et tout cas.  
 La Vitale est son Eau, son soir, et son Autonne,  
 Son flegme, et second nerf, où l'autre voix s'entonne :  
 Son Esprit est son Air, son Printemps, son matin,  
 Son sang, sa tierce chorde au réson argentin :  
 Et l'Entendement haut, ou la claire Pensée  
 Est son Feu, son my jour plein d'ardeur esclancée,  
 Sa cholere enflamée, et son Esté plus chaut,  
 Et le nerf bien tendu qui sonne le plus haut.  
 C'est ce luth accordé, duquel les voix fécondes  
 Resonnent par dessus le luth des Sferes rondes  
 Et qui font retentir leur accord solennel  
 Sur la voute du Temps. »*

#### RÉSON ET RAISON

L'éternité, le secret de l'éternité consistaient dans ce pur écho premier du nom de l'être. Le « Nom Quatre Lettré », écho rassasié de présence

dont l'homme, suivant un double jeu de mots lui-même sonore, était à la fois et « Réson » « Raison ». Raison de la « splendeur du Nom tres-grand... Qui jusqu'à l'Arc en Ciel fait ouyr son Réson ». Tout, dans l'univers, n'avait jamais cessé de bruire (de « répondre »). Echolalie d'un monde. Chaque monde, pour chaque langue : le pathos d'un nom. Il n'était que d'entendre. Tout, dans l'univers, avait toujours répondu à ce nom. A l'appel de ce nom. Avait toujours résonné de la sorte.

*« Le Laboureur des champs qui ses bœufs pique et pousse..  
Le Batelier qui rame et tire es avirons...  
Le Charetier guidant son char frayant la voye...  
Mesme au berceau plorant le petit enfaçon  
Coy s'endort et s'appaise au bruit d'une chanson.  
Lors le hennissement des chevaux dedans l'air  
Aux Trompes et Tabours bruyant va se mesler,  
Et la voix des soldats avecq' le tintamarre  
Des harnois cliquetans s'accorde à la fanfare...  
Varron dit avoir veu des Isles en Lydie  
Qui vont dansant en rond dessous la melodie  
Des flutes qu'on embouche, en l'Estang desmarchant...  
Et le Cercle qui ceint tout le Ciel en escharpe  
Va dansant...*

#### BARDUS

Dans la *Galliade* Guy le Fèvre de la Boderie donna Bardus pour fondateur de la poésie. Proposa de son nom cette étymologie : « Bardus est mot tiré du Chaldé [...] Bardula, fils du fondement, ou bien de [...] Bar-dus, fils de la Resonnance [...], Réson de voix. »

*« Et aux Bardes monstroit fils du Réson de voix  
Comme le son produit de la bouche une fois  
Se respand dedans l'air, et y décrit et trace  
Tout autour de son poinct meint cercle et meint espace  
Au compas arrondy, comme on voit s'ordonner  
La parole et le son qu'un homme vient sonner,  
Laquelle en tant de plis dedans l'air se replie  
Qu'unique en millions elle se multiplie  
Et sortant d'une bouche elle entre, et se diffond  
En dix mil milliars de trous percez en rond,  
Unique contentant par suites nompareilles  
D'hommes presqu'infinis les ouvertes oreilles.*

#### LE NOM ET SON SILENCE

Le nom. Mais aussi : le silence de ce nom. Le silence que pour sonner le nom introduit et suppose. La voix de l'être, le nom quatre-lettré « du silence divin en parole secrète », articulait ce silence indivis et précis qu'entretenaient les consonnes du nom au sein des paroles des hommes.

Lesquels Guy le Fèvre de la Boderie voyait alors sous le ciel, « ceste Verriere bleuë », qui *même parlant* prononçaient ce silence, *même parlant* faisaient unanimement silence vers « la Bouche de Lumiere » : témoignaient pour cette « Grand Parolle ».

*« Voix qui par le Jardin du monde te pourmeines,  
Unique Voix infuse en toutes les Séraines...  
La Voix de l'Éternel l'outré Désert découvre... »*

#### LA RHÉTORICIENNE

Aux yeux de leur auteur les cercles des Oiseaux et des Enfants devaient servir de lien entre terre et monde. Ce furent les plus beaux cercles. Oiseaux et enfants, entre animaux et hommes, furent ces voix qui détenaient, qui prononçaient la métamorphose entre physis et cosmos (la physiologie et la cosmologie).

*« Rien ne demeure coy. La Terre est éboullée. »*

Les oiseaux, les animaux, les enfants lancèrent des signes. La nature *rhétorique* : une fiction rhétorique. Une fiction de langue : comme la langue une fleur plus ou moins parasite que *pousse* la nature.

*« Si Nature a donné aus bestes la Raison  
Et ainsi qu'aus humains Musique et Oraison  
Nature est raisonnable, elle est musicienne,  
Finalement Nature est rhétoricienne. »*

Ainsi du signe de la pluie :

*« Mais lors que la tempeste, et que l'humeur mobile,  
Au Ciel changent de cours, et lors que l'air agile  
Qui ores estoit rare, espès est devenu,  
Et que le gros espars est changé en menu,  
L'ame des bestes change...*

*Quand l'Airondelle estend son vol contre les eaux,  
Quand la Genisse aus champs de ses larges naseaus  
Hume l'Air à longs trais, levant en haut la gueule,  
Quand dessus le sablon se vient promener seule  
La Corneille éclatant un cri tout enroüé :  
Quand on oit au Printemps d'un gosier engoüé  
Les Grenouilles chanter, et dans la fange molle  
Coüasser à l'envi leur complainte frivole... »*

#### LA VOIX DÉNATURÉE

En regard de cette terre résonnante de mondes, dont les signes, les paroles sont os et chair et sang, rares ou plutôt *impossibles* devaient être les voix qui ne pussent s'accorder.

Il affirma néanmoins qu'il y avait des voix dont l'emportement dépravait la nature, en dénaturait le pouvoir et les propriétés. Des voix qui excédaient la mesure de la terre. Ainsi la voix de la Sorcière. Confusion;

violence, discordance; voix « terreuse », « ensauvageante », « é-mondante » : éclats en sens inverse de ceux qu'émettaient les enfants, les oiseaux, qui transportaient la terre en monde; métamorphose détraquée.

*« ... elle deploye une voix enrouée  
Plus qu'herbes ou venins puissante, et avouée  
Des Esprits infernaux : en son gosier profond  
Un estrange murmure elle mesle et confond,  
Et fait naistre des cris du vent de son haleine,  
De beaucoup discordants de toute langue humaine.  
Elle de son gosier contrefait mille vois,  
Les hurlements des Loups, et des Chiens les abbois,  
Le Houhou des Chouans, le cry de la Fresaye,  
Le bruit ou grongnement de l'Ourse ou de la Laye,  
Le mugir des Toreaux, le rugir des Lions,  
Le barrir d'Elefant, et mille millions  
De voix des animaux en sa gorge conjointes :  
Elle siffle en Serpent qui a langue à trois pointes,  
Elle exprime les plaintes des flots qui vont tonnans  
Encontre les rochers, ou du vent s'entonnant  
Aux ronflantes forests, puis sa voix elle mue  
Et tonne comme fait le briser de la nue :  
Si que son charme fort, et sa langue de fer  
Penetre au plus avant des ombres de l'Enfer  
A son aide appellant les noires Eumenides,  
Le malheur Stygien, les peines homicides  
Des coupables Esprits, et le Chaos brouillé  
Voulant humer le monde en son ventre souillé,  
Persefone, Hecaté, et le Chien à trois testes,  
Et de l'Ourque infernal les plus horribles bestes. »*

#### LA LANGUE : UN BRUIT

Or, cette voix impossible, qui ne pouvait s'accorder, par un mouvement subit, qui fut sans doute désespéré (ou même, peut-être, ne fut pas éprouvé) devint celle même de l'œuvre. Alors la langue de l'œuvre vint tourner à la roue de sa propre folie. La passion sonore de Guy le Fèvre de la Boderie fut saisie d'une contagion bruyante, autonome, machinale. Et sans doute connut-il cette illusion qui a trait à la parole même : au moment, imprévisible, où ses prestiges et ses puissances les plus communs et les plus avérés se renversent soudain, pour n'être que ce dessaisissement, sans mesure, en tous sens, devant son imposture. Dans cette imposture même. Où ce qui dans le langage se donne et se réserve en tant que l'unique, et originaire, et ultime recours et inentamable pouvoir (soit d'échange de mortel à mortel et par lieu mutuel suscité de la sorte tout à coup obtenir dimension d'une reconnaissance. Et l'interpellation. Le partage. Ou encore guise de statut, de soi, de toi, de lieu, de temps l'un à l'autre cédant cette assemblée, ce nœud, ces jeux,

et l'éventualité de leurs reconductions. Soit la possibilité offerte de sortir brusquement du mutisme sans fond d'une existence à ce point saturée d'elle-même que le plus bref, le plus abrupt, le plus rare des cris — un seul petit gémississement — semblerait constituer façon de signe, limite pour espace, ou horizon pour temps. Soit encore l'avènement du double jeu de dissidence et de médiateté suivant lequel « l'instrument de connaissance » s'érige, précision, discrétité des formes, et généralité ou universalité des subsomptions ensemble s'assemblent et s'articulent et ont pouvoir de lire, contempler, commander, ou savoir...) où tout cela pour le plus ordinaire désigné comme langage de tous bords perd assise, s'inverse en un lieu de néant, de phantasmes et d'images en vain. En un sinistre, atroce solipsisme des jeux de langues seuls à eux-mêmes confrontés. Dans tel verbiage sans fin d'un Narcisse bavard qui d'Écho en Écho n'accéderait jamais dès lors à chose de la terre, de l'époque, du séjour, des êtres etc., et s'abolit au bout du compte; ce « langage » effaçant par là-même (par la sorte d'expansibilité indéfinie de cet *avainissement*, de cet évanouissement : abstraction, évanescence, corruption de toutes parts portée) les limites mêmes de ce monde. Le sol de la terre. La déhiscence pour exemple des herbes que la désignation sitôt a recensées, avait classées, dressait dorénavant. Ou un à un les circuits, allant des cités aux cités, tâches revenant aux gestes, ou les noms que portent des visages. Tout croulant à sa suite. Tout : à quoi seule la langue octroyait de surgir en permettant d'inscrire, de faire tissu de différences et de réminiscences, de reconnaître, de voir, de nommer, d'appeler, de saisir, etc. — Tout sur quoi par voie de conséquence avoir, aura-t-il alors semblé, *prise*.

Alors peut-être découvrit-il au fond de cet effondrement de « tout » le langage sur le champ évanoui, délétere, rassotant, et niais tel un seul et petit morceau nu de la voix. Pur flatus vocis n'y éprouvant désormais, rapporté à une confusion définitive et à la perte même de qui en fit usage, que : « Nihil! » (était-ce ce nom innommable de l'être?), — *nihil* sans lien à l'être, ni à quelqu'un, ni à quelque région du monde. Pas même au souvenir, quelque rêve qu'on fasse, que laisserait après soi l'usage du mot même de terre.

#### ILLUSIO

Il faut imaginer que cette mise à nu soudain de cette sorte d'illusion foncière qui fonde, et anime, l'emploi qu'on fait jour après jour des langues, il ne put se soustraire au désir de la courber, aussi, au jeu, qu'il ne cessa jamais, des étymologies. Alors cet effondrement, et la folie qui en résulta, eussent pris assise dans l'illusion elle-même. *Illusio*, *in-lusio*, entrée dans le jeu du dire même. Mise en jeu de ce dire, de ce disant, et de ce dit : cette illusion eût consisté elle-même dans la distance du dire au sein de laquelle la quoddité des étants puise accessibilité, s'affecte, puis se reverse en ce dit même qui les met en jeu : met en jeu ce que le dit prononce et met en jeu cela qui les prononce en jeu, et met en jeu

cette distance même différée, circulaire, due au mouvement précisément *périphérique* du jeu jamais joué de dire. En tant qu'un tel cercle, du moins un temps, et du temps et de terre, et de la péremption brusque des visages dans l'expérience de leur voix, et du dit et du monde : cercle de l'être et de la voix.

Il connut donc cette illusion au sens d'une imposture soudaine au débours d'un crédit absolu ajouté au langage pour qui serait venu à s'y employer sans égards et sans fin. Il connut cette folie du langage. Il connut alors cette démençe au sens propre s'il n'est d'esprit, de démençe que de langue. Folie de langue instituée. Où la syntaxe cesse d'être tenue à loi, souveraineté, ordre ou empire qu'elle consacre (ou tente vainement de confondre) d'ordinaire aussitôt. Où les mots soudain sombrent, dépourvus de teneur. Langage qui dément le langage : les langues ne le cessent pas. Voix tout à coup « démente », ou encore « forsenée », ou encore « insensée ».

*Ja le Roy de Marmin aux Moluques regnant  
L'Oiseau de Paradis à ce le contreignant  
Mamuco-diata...*

*Et d'Ogige le vieil est appelé la Hogue  
Phiscon, Gihon, Hidkel et Perath arrousant  
Les Gemeaux sur les bras, le Cancre à la poitrine,  
L'espaule est au Lion; la Vierge aux intestins,  
Aux fesses la Balance, aux membres serpentins  
Le Scorpion picquant...*

*Toscane aux Lucumons, aux Homotins les Perses  
A Benemotapa, au terroir chamesin  
Au lieu de Sarmacham voisin au Bactrien  
Dessous le Prestre-Jan au lieu de Chassuma  
La Bithinie et Pont, la troupe de Cytor  
Les Celtes comprenant les peuples Tectosages  
Les Tolistobogins et les Troemes tranchans  
Sogdiane, Oxiane, et toute l'Azanie  
De Longo et de Bard fut dite Lombardie  
Cesar Mag ou Beauvois, Neomag ou Nemours,  
Noviomag ou Nymeghe entre villes et bourgs  
De Gheldres renommée, et Vindomag encore  
Du nom d'Assarmaneth, ou Conclave de mort...*

#### LA MALADIE, LA MORT

Ainsi les dernières pages de Guy le Fèvre de la Boderie se dessaisirent-elles, sans mesure désormais, à la puissance sonore, au pouvoir absolu dont il avait lui-même investi le langage. Le « Nom divin quatre-Lettré », les « propres noms donnez selon la langue sainte » furent eux-mêmes soumis aux lois et aux effets très mécaniques, physiques et prévisibles de n'importe quels mots. On peut aussi émettre l'hypothèse suivant laquelle cette finale, et solitaire, pure percussion sonore répondit peut-

être à un vœu plus obscur de la passion qui lui avait donné le jour. On peut imaginer Guy le Fèvre, en dépit des justifications paradoxales et véhémentes qu'il donna dans son *Advertissement* au poème de la *Galliade* \*, cherchant à entasser les vestiges excessifs, soit d'un langage en tant que sa pure fruition sonore, soit des restes pervertis, cassés, mis en éclats d'un cadeau de splendeur offert muet et orant vers un dieu inconnu, soit d'une voix balbutiant jusqu'à l'impossibilité le sentiment qu'elle eut de son impuissance même. Il en tomba malade. Il ne cessa de rappeler et de décrire cet épuisement, qu'il estimait prématuré, qui affectait son corps. Il crut à tout instant qu'il entrait dans la mort et que l'imminence de cette approche, comme elle l'empêcherait de formuler l'idée qui lui était si singulière d'une répétition du monde telle qu'un résonnement, requérait la hâte et la précipitation en tout ce qu'il avait dû entreprendre. Une fois, il en confessa du désespoir \*\*. Sa passion, qui avait abouti à une opacité que peu d'œuvres partagent, qui s'était abandonnée sans réserve aux pouvoirs derniers (à l'impossibilité finale) d'une langue, alors dut nécessairement son oubli à la radicalité de cet emportement lui-même. Ce cercle de la voix à la voix attesta de la sorte son caractère proprement circulaire : Guy le Fèvre de la Boderie parlait en langues.

Pascal Quignard

---

\* « Je ne veux pas omettre à vous advertir, bienveillants Lecteurs, que j'ay noté à la marge de cest Œuvre quelques etymologies Hebraïques et Chaldées, tant des personnes que des lieux, entre lesquelles je savy tresbien que j'en ay cotté aucunes, où il y a plutost rencontre d'allusion, qu'autrement : à la fin qu'aucun de vous n'estime, que par ignorance, ou de propos deliberé, à la mode d'aucuns, je leur aye voulu tordre le nez, pour les faire servir à mon propos... »

\*\* « Les poetes allechans ont usé mon enfance,  
Et la Mathématique a eu l'adolescence;  
De la Philosophie ay senti devancer  
L'age qui vient apres : puis les langues diverses  
La jeunesse restant ont comblé de traverses,  
Et ores, mon Toustain, c'est à recommencer. »